



Voici du feu pour sécher votre manteau. (Page 150.)

D'Artagnan lui raconta comment il avait trouvé Porthos dans son lit avec une foulure, et Aramis à une table entre les deux théologiens. Comme il achevait, l'hôte rentra avec les bouteilles demandées et un jambon qui, heureusement pour lui, était resté hors de la cave.

— C'est bien, dit Athos en remplissant son verre et celui de d'Artagnan, voilà pour Porthos et pour Aramis; mais vous, mon ami, qu'avez-vous et que vous est-il arrivé personnellement? Je vous trouve un air sinistre.

— Hélas! dit d'Artagnan, c'est que je suis le plus malheureux de nous tous, moi!

— Toi, malheureux, d'Artagnan! dit Athos. Voyons, comment es-tu malheureux? Dis-moi cela.

— Plus tard, dit d'Artagnan.

— Plus tard! et pourquoi plus tard? parce que tu crois que je suis ivre, d'Artagnan. Retiens bien ceci: je n'ai jamais les idées plus nettes que dans le vin. Parle donc, je suis tout oreilles.

— La suite au prochain numéro. —

## HAN D'ISLANDE

PAR

VICTOR HUGO

(Suite.)

Ce n'était point une chose commode que de voyager dans ce pays. Tantôt il fallait suivre pour chemin le lit pierreux d'un torrent desséché, tantôt franchir sur des ponts tremblants de troncs d'arbres les chemins mêmes, que des torrents nés de la veille venaient de choisir pour lits.

Au reste, Ordener cheminait quelquefois des heures entières sans être averti de la présence de l'homme dans ces lieux incultes autrement que par l'apparition intermittente et alternative

des ailes d'un moulin à vent au sommet d'une colline, ou par le bruit d'une forge lointaine, dont la fumée se courbait au gré de l'air comme un panache noir.

De loin en loin il rencontrait un paysan monté sur un petit cheval au poil gris, à la tête basse, moins sauvage encore que son maître, ou un marchand de pelleteries assis dans son traîneau attelé de deux rennes, derrière lequel était attachée une longue corde, dont les nœuds nombreux, en bondissant sur les pierres de la route, étaient destinés à effrayer les loups.

Si alors Ordener demandait au marchand le chemin de la grotte de Walderhog: — Marchez toujours au nord-ouest, vous trouverez le village d'Hervalyn, vous franchirez la ravine de Dodlysax, et cette nuit vous pourrez atteindre Surb, qui n'est qu'à deux milles de Walderhog. — Ainsi répondait avec indifférence le commerçant nomade, instruit seulement des noms et de la position des lieux que son métier lui faisait parcourir.

Si Ordener adressait la même question au paysan, celui-ci, imbu profondément, des traditions du pays et des contes du foyer, secouait plusieurs fois la tête et arrêta sa monture grise en disant: — Walderhog! la caverne de Walderhog! les pierres y chantent, les os y dansent, et le démon d'Islande y habite: ce n'est sans doute point à la caverne de Walderhog que Votre Courtoisie veut aller?

— Si vraiment, répondait Ordener.

— C'est donc que Votre Courtoisie a perdu sa mère, ou que le feu a brûlé sa ferme, ou que le voisin lui a volé son cochon gras?

— Non, en vérité, reprenait le jeune homme.

— Alors c'est qu'un magicien a jeté un sort sur l'esprit de Sa Courtoisie.

— Bonhomme, je vous demande le chemin de Walderhog.

— C'est à cette demande que je réponds, seigneur. Adieu donc. Toujours au nord! je sais bien comment vous irez, mais j'ignore comment vous reviendrez.

Et le paysan s'éloignait avec un signe de croix.

A la triste monotonie de cette route se joignait l'incommodité d'une pluie fine et pénétrante qui avait envahi le ciel vers le milieu du jour et accroissait les difficultés du chemin. Nul oiseau n'osait se hasarder dans l'air, et Ordener, glacé sous son manteau, ne voyait voler au-dessus de sa tête que l'autour, le gerfaut ou le faucon pêcheur, qui, au bruit de son passage, s'envolaient brusquement des roseaux d'un étang avec un poisson dans ses griffes.

Il était nuit close quand le jeune voyageur, après avoir franchi le bois de trembles et de bouleaux qui est adossé à la ravine de Dodlysax, arriva à ce hameau de Surb, dans lequel Spiagudry, si le lecteur se le rappelle, voulait fixer son quartier général. L'odeur de goudron et la fumée de charbon de terre avertirent Ordener qu'il approchait d'une peuplade de pêcheurs. Il s'avança vers la première hutte que l'ombre lui permit de distinguer. L'entrée, basse et étroite, en était fermée, suivant l'usage norvégien, par une grande peau de poisson transparente, colorée en ce moment par la lumière rouge et tremblante d'un foyer allumé. Il frappa sur l'encadrement de bois de la porte en criant:

— C'est un voyageur.

— Entrez, entrez, répondit une voix de l'intérieur.

Au même instant une main officieuse leva la peau de poisson, et Ordener fut introduit dans l'habitable conique d'un pêcheur des côtes de Norvège. C'était une sorte de tente ronde de bois et de terre, au milieu de laquelle brillait un feu où la flamme pourpre de la tourbe se mariait à la clarté blanche du sapin. Près de ce feu le pêcheur, sa femme et deux enfants vêtus de haillons étaient assis devant une table chargée d'assiettes de bois et de vases de terre. Du côté opposé, parmi des filets et des rames, deux rennes endormis étaient couchés sur un lit de feuilles et de peaux, dont le prolongement semblait destiné à recevoir le som-